

Dimanche 15 août 2021

Prédication Ephésiens 2, 4-10

2.4 Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions morts par nos offenses, nous a rendus à la vie avec Christ (c'est par grâce que vous êtes sauvés); il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Jésus Christ, afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus Christ. Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus Christ pour de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions.

« Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi ». A première vue cette affirmation de l'auteur de l'épître aux Ephésiens semble être claire et facile à comprendre. Cette constatation a quelque chose de positif, elle nous plaît, elle nous donne un message rassurant : Nous sommes sauvés, bien, dans un premier temps, rien à redire. Et puis cet ajout : « par le moyen de la foi ». Si c'est tout, et bien, ça va. Nous qui sommes réunis dans cette église ce matin, nous sommes venus pour entendre parler de la grâce, du salut, de la foi : ce sont des termes que nous connaissons.

Seulement quand on y réfléchit les choses se compliquent, des questions nous envahissent et nous sommes troublés car ces termes grâce, salut et foi qui à vrai dire ne font plus vraiment partie de notre vocabulaire quotidien. Ce que notre monde actuel s'est éloigné des questions religieuses. Le Dieu dont nous parlent les textes bibliques n'occupe plus la première place. Nos préoccupations ne sont guère d'ordre spirituel. Les journées passent si vite, il y a peu si de temps pour réfléchir à ce qui nous est vraiment nécessaire. Le théologien Paul Tillich par ex. définit la religion comme fait d'être saisi par une préoccupation ultime. Ni la culture, ni les techniques ou les sciences seules ne sauront se substituer à cette préoccupation ultime.

« C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. » C'est là la traduction la plus courante de ce verset, traduction qui se poursuit par l'affirmation que cette foi est un don de Dieu, et que ce salut n'advient pas par les œuvres. Vous pouvez trouver pour ces versets des traductions très différentes les unes des autres. Celle que je vous donne entend être aussi proche que possible du grec.

Commençons par la grâce : de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce au juste, cette grâce ? Le dictionnaire Larousse donne des pistes en définissant la grâce comme suit :

- faveur, chose qui n'est pas due et qu'on accorde à quelqu'un librement ;
- aide surnaturelle accordée par Dieu en vue du salut ;
- mesure de clémence par laquelle on accorde à un condamné la remise ou la réduction de sa peine.

Pour bien comprendre ce qu'est la grâce dont nous parle l'épître, nous pouvons, à la suite de Dietrich Bonhoeffer, regarder de plus près les deux aspects du terme : la grâce qui coûte cher et la grâce qui n'est qu'une construction humaine, la grâce à bon marché. Aujourd'hui, on entend souvent parler de " la grâce à bon marché ". Elle

se manifeste subtilement dans des phrases comme " Dieu va tous nous sauver " ou " la grâce de Dieu est tellement grande que personne ne sera perdu, que l'on soit ou non chrétien ". Mais voilà, cette grâce à bon marché a perdu sa juste valeur, car elle ne distingue pas entre celui qui s'efforce de vivre comme disciple de Jésus et le reste du monde... La grâce de Dieu est une grâce qui coûte cher. Elle ressemble à un trésor caché dans un champ. Celui qui le découvre n'hésite pas à vendre tout ce qu'il possède pour l'acquérir (Matthieu 13. 44) Pourtant : une grâce peut-elle être chère ? La grâce n'est-elle pas gratuite par définition ? Il s'agit bien là d'un paradoxe mais cette tension entre la grâce et le prix fort, c'est tout l'Evangile !

La grâce est chère, et nous en sommes témoins, parce qu'elle nous appelle à être disciples, disciples de Jésus-Christ. Pour nous, la grâce devient coûteuse mais réelle à partir du moment où nous considérons que notre vie entière se déroule à la suite du Christ.

Maintenant, de quoi sommes nous sauvés ? Il faut toujours être prudent lorsque, Bible en main, on parle de salut. Car le mot salut peut prendre une bonne dizaine de sens : on peut être sauvé du néant, guéri miraculeusement d'une maladie, retrouver une terre promise, rebâtir un temple, être libéré d'un oppresseur, être délivré d'une angoisse existentielle, ... et tout cela s'appelle salut. Il y a dans notre passage des réalités différentes qu'on peut appeler salut.

Etre sauvé : ce peut être, être libéré du tourment de ses fautes
Etre sauvé : ce peut être, prendre conscience de réalités mystiques
Etre sauvé : ce peut être, être rendu capable d'œuvres bonnes
Etre sauvé : ce peut être, être libéré des obligations de la loi.

Cette question du salut a toujours été au centre de l'annonce évangélique. Au cours de l'histoire, l'Eglise s'en est servie pour en faire un instrument de crainte, en brandissant la menace du Jugement dernier et de la damnation éternelle. C'est dans ce contexte, que la question du salut s'est posée à Martin Luther ; sa réponse a été la Réforme. Au XIX^e siècle, le mouvement du « réveil » dans les Eglises protestantes a fait resurgir la crainte du châtement divin.

C'est un peu comme si cette nécessité de devoir être sauvé était inhérente à la condition humaine. Et aujourd'hui, si les questions du Jugement divin n'occupent plus le devant de la scène, cela ne signifie pas pour autant que nous en avons fini avec la question du salut, mais qu'elle a simplement pris une autre forme.

Alors, qu'est-ce que cette question du salut signifie pour nous aujourd'hui ?

Quel est ce salut dont nous parlons ? Et quelle conception du salut une société sans Dieu peut-elle avoir ? Nous ne sommes plus dans le contexte du NT où la nécessité de la loi morale voulue par Dieu s'imposait à la majorité de la population.

De quoi avons-nous besoin d'être sauvés aujourd'hui ? De la maladie ? Des problèmes familiaux ou professionnels ? Des problèmes écologiques ? Du fléau du fondamentalisme ? Et puis sauvé par qui, si la question de Dieu n'est plus évidente pour tous ? L'être humain peut-il se sauver lui-même ?

Nous voyons que la question du salut ne va plus de soi aujourd'hui. Nos contemporains sont en fait davantage préoccupés par leur bien-être en ce monde-ci

que par le monde à venir. Si nos contemporains s'intéressent encore à Dieu, c'est souvent seulement dans la mesure où il se manifeste dans ce monde et dans leurs vies. Et comme nous sommes forcément influencés par la société dans laquelle nous vivons, nous aussi, nous sommes influencés par cette manière de voir.

Déjà en 1976, le philosophe Martin Heidegger déclarait dans un entretien : *Seul un Dieu peut encore nous sauver*. Oui, seul un Dieu peut nous sauver. C'est ce que Martin Luther appelait le salut *extra nos*, c'est-à-dire un salut qui ne vient pas de nous, un salut qui est extérieur à nous. Et si le salut est extérieur à nous, il ne peut être que le fruit de la grâce divine.

Notre expérience nous montre que, croyants ou non croyants, nous sommes tous confrontés aux mêmes problèmes, à des degrés différents. Alors, quel avantage y a-t-il à croire en l'Évangile ? Il nous promet une chose : il nous donne l'assurance de vivre avec le Christ. Le texte est clair, il ne nous parle que de notre union avec Jésus-Christ, Dès lors, le chrétien n'est plus un être autonome, il est un être en communion, en communion avec le Christ et en communion avec les autres.

C'est pour cela aussi que le croyant a un autre rapport au temps : s'il est en communion avec le Christ, il est déjà ressuscité avec lui, parce que pour lui le temps n'existe plus. Vous avez remarqué que l'auteur utilise le passé : *Dieu nous a fait revivre, vous avez été sauvés, il nous a ramenés de la mort*. C'est fait. Ce n'est pas encore une réalité sensible, mais c'est une réalité perceptible par la foi.

En effet, la foi est nécessaire pour prendre conscience de la grâce que Dieu nous fait et le salut qu'il nous accorde, la foi selon l'épître aux Hébreux est décrite ainsi : "La foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas." (Hébreux 11.1) Pour certains le mot "espérer" signifie quelque chose de totalement différent. Ils assimilent la notion d'espérance à la chance, du style : "j'espère que je réussirai ce test". Pour les croyants la conception divine de l'espérance reflète une certitude et une confiance, une ferme attente des choses à venir. Avoir véritablement foi en Dieu signifie avoir confiance que ce qu'il affirme est vrai, même si nous ne le voyons pas. Pourtant nous pouvons être sûres : le salut dont parle l'épître aux Ephésiens est efficace car il ne vient pas de nous. C'est le salut *extra nos* dont parlait Martin Luther. L'être humain n'est pas en mesure de se sauver lui-même, il ne peut pas être l'auteur de son salut, pas plus que la personne qui se noie n'est à même de se ramener elle-même sur la rive.

Finalement, en nous mettant dans la présence du Christ, Dieu nous sauve avant tout de nous-mêmes. Et ce salut est déjà effectif, même si nous n'en voyons pas toutes les conséquences aujourd'hui : comme l'apôtre Paul le rappelle dans l'épître aux Romains : *c'est en espérance que nous sommes sauvés*. Que cette espérance d'un salut parfait nous accompagne chaque jour de notre vie. Amen

Pasteure Régine Lagarde